

A chaque être, sans doute, plusieurs *autres* vies sont dues. Se laissant aller à une fatalité de bonheur, l'on devient un opéra fabuleux : multiple et singulier, contradictoire et cependant cohérent. Telle est l'expérience exclusive dont parle la poésie d'autrefois (ainsi chez Rimbaud à qui sont pris ces premiers mots). Mais si l'on est prêt à penser que l'histoire de la littérature (et particulièrement de la pauvre et si calomniée littérature française) ne s'arrête pas avec les grands auteurs d'avant-hier, qu'il n'y a pas de raison qu'elle ne se poursuive aujourd'hui sous des formes nouvelles et avec d'autres noms, si l'on reste convaincu qu'il convient de miser sur sa chance à se perpétuer après-demain, alors on ferait mieux de prendre parfois quand même un peu au sérieux l'entreprise dans laquelle restent engagés certains des vrais écrivains dont nous sommes les contemporains.

Ainsi, n'en déplaise, de Philippe Sollers. Je est un autre, toujours un autre. Une vie ne suffit pas. Dans un présent où plus aucune place n'existe pour lui, un écrivain (c'est le cas de Philippe Sollers) peut passer pour son contraire : un éditeur, un journaliste, un intellectuel, et bien d'autres choses plus dérisoires encore. Peu importe, puisque ses "autres vies" parlent pour lui en secret.

Ces "autres vies" s'étagent dans le temps : le temps étiré, s'accéléralant, oublieux où nous vivons désormais et où toute mémoire de la veille s'efface au matin. On doit laisser aux historiens de la littérature le soin de dire les avatars de Philippe Sollers. Contre l'amnésie administrée, il n'est pas inopportun cependant d'en rappeler quelquefois l'existence aux lecteurs d'aujourd'hui. Il y eut d'abord (c'était dans les années 1950 du siècle passé) le jeune romancier prodige salué par Mauriac et Aragon sur lequel pariait le Paris des Lettres, lui promettant une magnifique et confortable carrière. Il y eut ensuite (au cours de la double décennie glorieuse qui suivit, déployée autour du moment 68) le même écrivain qui, tournant le dos à ses premiers succès, passa avec armes et bagages dans le camp de l'avant-garde, romancier construisant une oeuvre expérimentale en laquelle les plus indiscutables représentants de la pensée d'alors (Barthes, Derrida, Kristeva et même, plus passagèrement, Foucault ou bien Lacan) reconnurent le principal *work in progress* de la littérature de leur temps, chef de clan créant avec la revue *Tel Quel* l'un des hauts lieux d'intersection des savoirs, de dialogue des discours, de création théorique et littéraire, sous le signe révolutionnaire d'une synthèse rêvée entre surréalisme et structuralisme, marxisme et psychanalyse. Il y eut enfin (et cela dure depuis plus de vingt ans maintenant) ce même écrivain développant, à partir de la revue *L'Infini*, une oeuvre romanesque et critique qui, dans un contexte de rétractation et de régression, de liquidation et d'oblitération, constitue l'une des rares à maintenir ouvertes les questions essentielles dont dépend l'exercice de la littérature. Toute lecture de bonne foi peut venir vérifier les propositions qui précèdent en se reportant à cette série d'une cinquantaine de titres où figurent, par exemple, et parmi bien d'autres, des livres comme *Drame*, *Paradis*, *Femmes*, *La Guerre du goût* et puis *Studio*.

DÉMONSTRATION SYSTÉMATIQUE

Mais les "autres vies" dont jouit un écrivain se disposent moins dans la succession de l'histoire qu'elles ne se déploient dans la simultanéité du geste que chaque moment accomplit : "*Autres vies, oui, non seulement dans le temps et l'espace, mais là, tout de suite, sur place, à la minute*

même, des vies différentes et uniques, répertoriées, stratifiées, étanches, harmoniques" (Studio). On peut prendre l'oeuvre de Philippe Sollers en n'importe lequel de ses points et on y découvre la cohérence d'une pensée qui en passe par le roman afin de faire se développer la machine encyclopédique d'une démonstration systématique qui enveloppe poésie et philosophie, littérature et peinture en vue de maintenir intacte la possibilité d'une expérience esthétique (et donc : éthique). Le sujet se démultiplie dans l'exercice de sa parole (se donnant à lui-même la chance d'"autres vies"), expérimentant des identités plurielles (personnages de romans, artistes, écrivains dont les portraits réfléchis lui sont autant de miroirs) à la faveur desquelles il glisse dans la doublure d'une clandestinité heureuse et subversive où se révèle une "vision contre le monde" : "point de fuite, d'effraction, de subversion sans raison" (Vision à New York). Contre le néonaturalisme ambiant qui l'aplatit et l'écrase dans ses représentations truquées, contre le postmodernisme qui la dissout dans le jeu de ses simulations sans effet, il y a cette "vision" à l'indéfectible fidélité de laquelle répond le roman vrai. Le roman, oui. Studio le définissait ainsi : il est "une aventure physique et philosophique qui a pour but la poésie pratique, c'est-à-dire la plus grande liberté possible".

A quoi bon, d'ailleurs, écrire une fois encore tout cela ? Avec une incomparable autorité, une parfaite justesse, prenant la défense de l'"indéfendable" Philippe Sollers, Roland Barthes, il y a plus de vingt-cinq ans, l'expliquait déjà dans un petit livre, le premier à avoir été consacré à l'auteur de *Paradis*. Chez ce dernier, il pointait du doigt une poétique de la palinodie alliée à une passion de l'écriture et déclarait : *"Je vois Sollers réduit comme une tête de Jivaro : il n'est plus maintenant rien d'autre que "celui qui a changé d'idées" (il n'est pourtant pas le seul que je sache). Eh bien, je pense qu'un moment vient où les images sociales doivent être rappelées à l'ordre."* C'était une autre époque, n'est-ce pas ? Qui croirait encore que la critique puisse adresser à l'opinion un quelconque *"rappel à l'ordre"* et que ce dernier ait la moindre chance d'être désormais entendu ?

Philippe Forest

Article paru dans l'édition du 06.01.06